

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne				
	1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS...	\$ 9.00	\$ 4.50	\$ 2.25	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER.....	12.15	6.10	3.05	1.05

Les abonnements se soldent irrévocablement d'avance

LE NUMÉRO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire				
	1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....	\$ 3.00	\$ 1.50	\$ 1.00	\$ 0.75
POUR L'ETRANGER.....	4.00	2.05	1.35	1.05

Les abonnements débutent le 1er et le 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRAIRE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, MERCREDI MATIN, 15 JANVIER 1913

86ème Année

ANTOINE GALLAND.

A quoi tiennent les événements politiques et littéraires! Et combien est imprévu le va-et-vient des effets et des causes dont Bossuet s'étonne en son mémorable "Discours sur l'histoire universelle..." Si le marquis de Nointel, "s'en allant à Constantinople en qualité d'ambassadeur de Sa Majesté vers le Grand Seigneur", n'avait pas eu l'idée d'attacher à sa mission diplomatique un jeune professeur du collège Mazarin, nommé Antoine Galland, il est probable que les Parisiens d'aujourd'hui n'auraient pas été divertis par la prodigieuse quantité de turbans, de chibouques, de fez et de marghiles qui s'étaient sur divers théâtres, parmi les odorantes fumées des pastilles de séraïl.

Il était par un beau matin d'été, le 21 août 1670. La "Princesse", une des plus jolies frégates de la marine royale, démarrant du port de Marseille, avait hissé son grand pavillon en l'honneur de "monseigneur l'ambassadeur", qu'accompagnait une suite nombreuse et brillante. Quatre vaisseaux de ligne, choisis parmi les plus puissantes unités de la flotte, convoyaient la Princesse, afin de relever le prestige de l'ambassade par une imposante démonstration navale. M. de Nointel ramenait en Turquie un étrange personnage, nommé Sulleyman aga, qui s'était présenté à la cour de Versailles comme envoyé du Grand-Turc, et que Molière avait raillé, par ordre du roi, en ajoutant une cérémonie turque à sa fameuse comédie-ballet du "Bourgeois gentilhomme".

Quant à Antoine Galland, il figurait dans l'ambassade du marquis de Nointel à titre d'"attaché théologique". Cette fonction avait été imaginée par "ces messieurs de Port-Royal", notamment par le grand Arnauld et par M. Nicole, qui étaient fort liés avec M. de Pomponne, alors secrétaire d'Etat des affaires étrangères. Ces messieurs, engagés dans une vive controverse avec le pasteur Claude sur le mystère de l'Eucharistie, désiraient avoir des éclaircissements sur la doctrine des communautés orientales touchant le dogme de la présence réelle. Déjà orientaliste, suffisamment versé dans la connaissance de l'hébreu, du grec moderne et des anciennes langues asiatiques, telles que le sanscrit et le pehly, Antoine Galland était spécialement qualifié pour mener à bonne fin l'enquête délicate qui fut engagée par la confiance de ses maîtres ecclésiastiques. Aussi modestes que savant, il rêvait de consacrer sa vie au catalogue des manuscrits orientaux de la Sorbonne. Très curieux, il fut tenté par le désir de voir du nouveau. Bibliophile avec passion et avec délices, il acheta de vieux livres arabes et céda au charme des contes féeriques ou se joua avec une fantaisie délicate l'imagination narrative de l'Orient. Et c'est ainsi que l'"attaché théologique" de l'ambassade de France devint le traducteur des "Mille et une nuits".

Sa position auprès de l'ambassadeur, ses goûts de filanderie studieuse et de désœuvrement attentif, sa curiosité toujours en éveil, sa connaissance parfaite des divers langages du pays, ses innombrables relations dans toutes les catégories sociales de l'empire ottoman lui ont permis de voir une Turquie invraisemblable — la vraie Turquie, celle qui se dérobe aux yeux des touristes trop pressés ou des diplomates trop affairés. Chaque soir, après avoir assisté aux cérémonies turques du Vieux-Séraïl, aux ameries des derviches tournoyants ou hurlants, aux échanges de cadeaux et de politesses dans les ambassades, il tenait registre des choses qu'il avait vues ou entendues. De sorte que son "Journal" est un résumé d'expérience directe, qui nous permet de

voir en imagination la capitale de l'empire ottoman, à peu près telle qu'elle était aux siècles lointains où un geste du sultan suffisait pour faire emprisonner les ambassadeurs des grandes puissances au château des Sept-Tours.

Le roi Louis XIV fit savoir au sultan Mahomet IV que la France était résolue à ne point supporter ces avanies. Le nouvel ambassadeur, M. de Nointel, et les officiers des navires envoyés à l'occasion de son ambassade appuyèrent cette notification par une mémorable démonstration navale qui fit réfléchir le capitain-pacha et le caïmacan. Ces deux hauts fonctionnaires, habituellement hargneux, quittèrent à l'instant leur morgue coutumière et montrèrent des dispositions accommodantes que personne, jusqu'alors, n'avait pu obtenir de leur caractère altier. L'un s'appelait Kaplan Moustapha, c'est-à-dire Moustapha le Tigre. L'autre était ce Kassim pacha qui a donné son nom au quartier de Constantinople compris entre Galata et le fond de la Corne-d'Or. Les relations de ces deux personnages avec l'ambassadeur de France étant peu amicales, le marquis de Nointel ne négligeait aucune occasion d'être désagréable au capitain-pacha non moins qu'au caïmacan. Le pontet Galland a noté soigneusement toutes les péripéties de cette comédie diplomatique, toute pleine de piques protocolaires. Par exemple, il nous rapporte que dans la journée du dimanche 3 janvier 1672, "le caïmacan envoya à Son Excellence pour demander un drogman, disant qu'il avait quelque chose à lui communiquer par son moyen. M. l'ambassadeur fit réponse que puisque le caïmacan ne daignait pas écouter les drogman qui lui envoyait pour des affaires de peu de conséquence, il ne lui en enverrait pas, à présent qu'il en avait affaire."

Le caïmacan, dépité, fut réduit à se plaindre, par l'intermédiaire d'un simple "chiaoux", au sujet d'une prétendue saisie que le marquis de Martel, commandant l'escadre française des mers du Levant, aurait exercée, dans le port de Tunis, sur une tartane chargée de blé.

Cette affaire, répondit M. de Nointel, ne me regarde pas. Je n'ai pas à prendre connaissance de ce que font les vaisseaux de Sa Majesté très chrétienne. Aussi bien, il y a un consul de France à Tunis. C'est à lui qu'il faut s'adresser.

Le "chiaoux", n'étant pas content de cette répartie, insista pour que l'ambassadeur envoyât son drogman au caïmacan, alléguant que ledit drogman ne pouvait se dispenser de faire cette démarche "en qualité de sujet du Grand-Seigneur". Mais le marquis de Nointel, déjà rompu à toutes les roueries de la tactique ottomane, sut détourner par une adroite réplique cette "invention subtile et turquesque". Et Galland termine son récit par cette réflexion, qui flatte son amour-propre d'attaché d'ambassade: "Il est très facile à croire que le caïmacan n'a guère ou de satisfaction de toutes ces fortes et généreuses réponses de M. l'ambassadeur."

La diplomatie des Turcs étant surtout dilatoire, on ne manque point de loisir lorsqu'on est engagé avec eux en quelque tractation. Tandis que l'ambassadeur négociait, point par point, sur les articles des Capitulations, Antoine Galland, "attaché théologique", profitait de ces interminables délais pour s'abandonner à ses ingénieuses récréations de bibliophile et de collectionneur. Ses heures de travail au palais de France, à Péra, étaient courtes et peu chargées. De temps en temps, son chef lui confiait le soin d'écrire une lettre, en grec ou en latin, à quelque dignitaire chrétien de l'empire ottoman. C'est ainsi que, le samedi 9 janvier 1672, il rédigea une belle épi-

tre pour répondre aux politesses du sieur Panariotti Nicousios, premier interprète de la Sublime Porte: "Acceptis tuis litteris, eo vehementius gavisus sum..." En calligraphiant de sa meilleure encre, sur une belle feuille de velin, ce "gavisus sum", qui eût fait les délices des excellents grammairiens de Port-Royal, l'ancien professeur du collège Mazarin, exilé des bords de la Seine aux rives de la Corne-d'Or, songea sans doute à M. Arnauld, à M. Nicole, et aussi à son premier protecteur, M. Petitpied, docteur de Sorbonne, conseiller clerc au Châtelet et curé de la paroisse de Saint-Martin.

C'était fête à l'ambassade, parmi tous ces Français isolés en pleine barbarie, lorsque le courrier apportait des nouvelles de la patrie lointaine. On en faisait part à la colonie, particulièrement à MM. Magy, Fabre et Roboly, notables négociants, considérés comme les premiers députés de la nation, et honorés de la confiance du roi. Ces messieurs étaient convoqués, toutes les fois qu'un navire de l'escadre apportait le "paquet du roi". (Nous dirions aujourd'hui la valise diplomatique.) C'est ainsi que dans la matinée du samedi 5 mars 1672, le "Diamant" ayant jeté l'ancre à l'escadre de Foundouchi, l'ambassadeur, suivi de son personnel, se rendit à bord, où il fut reçu par M. de Preuilly, qui était vêtu d'un habit de drap gris blanc fort propre, au haut de l'escalier, et salué d'une décharge de toute la mousqueterie et de treize coups de canon. Les gardes-marine, rangés à tribord et à bâbord, faisaient la haie sur le passage de l'ambassadeur, depuis la coupée jusqu'à la chambre de poupe. M. de Nointel reçut des mains de M. de Preuilly le "paquet du roi", et son départ se fit dans le même ordre, avec le même cérémonial. Le bon Galland se réjouit de constater que l'écho de ces salves triomphales "résonnait agréablement partout dans le port, jusque dans Constantinople et le long des côtes dalentour".

Le vendredi 18 mars, "Son Excellence fut diner sur le "Diamant" avec M. de Preuilly. Il s'y tira bien soixante coups de canon par les santés du roi, de Son Excellence et de M. de Preuilly, qui s'y burent... L'ambassadeur, qui était un gentilhomme magnifique en sa dépense et généreux dans ses libéralités, acheta "deux cents quintaux de farine et cent cinquante mitres de vin pour le rafraichissement de l'équipage".

Le "Diamant" et tous les vaisseaux de M. de Preuilly étaient encore mouillés dans le port de Constantinople, lorsque l'ambassadeur reçut la notification officielle des victoires du roi en Hollande. Cette bonne nouvelle fut l'occasion d'une grande réjouissance au palais et dans les jardins de l'ambassade. Le marquis de Nointel y convia la plupart de ses collègues étrangers, entre autres, le "baile" de la Sérénissime République de Venise, messer Giacomo Quirini, qui s'excrusa sur une indisposition subite et se fit représenter par son premier secrétaire. A quatre heures de l'après-dîner, le jeudi 21 juillet 1672, en présence du révérend père Andreas Rudolf, évêque de Galamine, suffragant et vicaire patriarcal de Constantinople, au milieu d'une assemblée de religieux cordeliers, jacobins, capucins et jésuites, tous de la nation française, l'aumônier de Son Excellence, revêtu de ses habits sacerdotaux avec une étole, s'avança à la porte de la chapelle qui avait été richement préparée pour cette cérémonie, et prononça, en peu de mots, un petit discours qui fut reçu avec l'applaudissement de tous les assistants. Après quoi, se tournant vers l'autel, il commença le Te Deum... Au même instant une décharge de vingt-huit "boîtes" donna le signal aux bâtiments français, qui répondirent par une détonation de neuf pièces d'artillerie. Ce "l'intamarre", nous dit Galland, "étonna tous les envieux", si bien que "le hostangi bachi (jardinier en chef du sultan) et quelques Turcs dalentour eurent la curiosité d'envoy-

er pour s'enquérir du sujet de cette allégresse". Le soir, après que les religieux cordeliers, jacobins, capucins, jésuites, etc., eurent pris congé de Son Excellence, on se mit à table. L'ambassadeur était assis sous un dais où resplendissait le portrait de Louis XIV en grand costume. A l'heure des toasts, on fit encore parler la poudre avec une telle violence que, le lendemain matin, un "chiaoux" vint se plaindre de la part du caïmacan. Mais l'ambassadeur répondit fort vigoureusement.

Tels étaient les passe-temps de notre personnel diplomatique en ce temps-là. Il y eut de la tristesse au palais de Péra, lorsque le "Diamant" fit ses préparatifs de départ, ramenant en France le chevalier d'Arvieux, boute-en-train de l'ambassade, collaborateur de Molière pour la cérémonie turque du "Bourgeois gentilhomme", et M. de Blois, premier secrétaire, humaniste délicat, pour qui Galland se dessaisit d'un précieux manuscrit de Cautelle, Tibulle et Propertius.

Les divertissements du futur auteur des "Mille et une nuits", dans l'intervalle de ses missions diplomatico-théologiques, étaient surtout littéraires. Il lisait les "Entretiens d'Artiste et d'Eugène", du père Bouhours, afin de s'en tenir dans le "bon langage" de Paris. M. Chardin, le célèbre voyageur en Perse, passant alors par Constantinople, lui prêta "l'histoire de l'Académie française", de Pétilion. Le dimanche 8 janvier 1673, il prit sa part d'une grande récréation théâtrale, offerte par le marquis de Nointel. M. l'ambassadeur invita M. le baile de Venise à dîner. Après l'avoire traité fort magnifiquement, il lui donna le divertissement de la comédie française qui fut jouée par ses gens sur un fort beau théâtre, dont Son Excellence avait fait la dépense. Ils avaient choisi le "Dépit amoureux" et les "Coûs imaginaires", toutes deux pièces de Molière; l'une et l'autre furent représentées, outre la pompe, la propreté et la richesse des habits, avec un si grand succès, que non seulement M. le baile en fut très satisfait, comme il le témoigna publiquement par le plaisir qu'il en recevait en éclatant de rire le premier aux plus beaux endroits, mais encore toute la compagnie, qui était composée des marchands de toutes les nations... Il y avait aussi à cette fête — chose inouïe en Turquie — un grand nombre de femmes, "placées dans un amphithéâtre qui avait été dressé tout exprès pour elles..."

L'ambassadeur se tenait fort au courant des nouveautés dramatiques de la saison parisienne. "Femme juge et partie", comédie en cinq actes, de Montfleury, récemment jouée sur la scène de l'hôtel de Bourgogne, fut représentée à l'ambassade de Constantinople, en l'honneur du président de Gènes et du vicaire patriarcal des Latins.

Mais le triomphe d'Antoine Galland, ce fut le "divertissement du Cid", offert par l'ambassadeur à une très grande assemblée de Français, de Grecs et de femmes tant de Péra que de Galata. On avait confié au jeune "attaché théologique" le rôle d'Elvire, confidente de Chimène. Et les charmantes filles de M. Roboly, riche négociant, mirent au pillage toute leur garde-robe pour lui composer un costume suffisamment pittoresque. Il avait un кафтан de tabit, couleur de feu, doublé de blanc, orné de boutons d'or travaillés à jour, une très riche ceinture de rubis et de diamants, un long forérogé rouge, doublé de samour, un jupon de brocat d'or et d'argent à fond cramoisi... Ses babouches étaient blanches. Son tarbouch, si lourd qu'il était obligé "de faire un effort pour ne pas laisser succomber sa tête" était empanaché d'aigrettes étincelantes et tout entouré de mousse-line et de gaze. On lui mit aux oreilles "deux pendants de deux émeraudes en poire, raisonnablement grosses, de chaque côté avec deux fils de perles rattachés par les deux bouts". Ainsi

bruisant de satin et de soie, tintant du cliquetis métallique des pendeloques et des chaînettes dont il était paré, l'ancien professeur du collège Mazarin, l'ancien chéri de M. Arnauld et de M. Nicole oublia quelque peu les austérités de Port-Royal et se regarda dans la glace sans plaisir. "On m'a voulu faire croire, nous dit-il ingénument, que je n'avais pas mauvaise grâce, dans cet habillement, et qu'il me convenait fort bien." En tout cas, l'on ne vit jamais une Elvire plus orientale ni plus proche de l'image qu'on se fait habituellement de la belle Scheherazade.

Lecteur assidu de la "Clélie" et du "Grand Cyrus", Galland regretta de n'avoir point la plume de Mlle de Scudéry pour faire la description des pompes exotiques et barbares dont il fut souvent le témoin stupéfait, amusé ou terrifié. Il indique ce qu'il voit soûvement, d'un geste discret et cependant révélateur, soit qu'il raconte ses impressions de badaud devant le défilé des hordes du Grand-Turc, s'en allant guerroyer contre les Polonais, soit qu'il s'arrête devant le Stamboul offendi pour dessiner la silhouette de ce ventripotent dignitaire, soit qu'il note d'un mot ou en quelques lignes certains événements, qui, en ce temps-là, faisaient partie de la chronique quotidienne dans la capitale de l'empire ottoman.

"Mardi, 26 juillet. — Les Turcs firent Turc par force un petit juif âgé de cinq à six ans.

"Lundi, 3 octobre. — Un jeune Grec, âgé de dix-huit à vingt ans, eut la tête coupée pour ne s'être pas voulu faire Turc, après avoir été en prison près de trois mois. Il avait souffert plusieurs coups de bâton sur la plante des pieds, et plusieurs autres indignités que les Turcs lui firent pour l'obliger de force à renier la foi de Jésus-Christ, pour laquelle il souffrit avec la plus grande constance du monde."

Ce martyr s'appelait Nicolas. Il était né en 1656, à Néochorio, village situé, près du mont Olympe. Un Français, M. de La Croix, secrétaire de l'ambassade de France, a écrit la "Vie et le martyre" de Nicolas, enfant grec-martyrisé à Constantinople pour la foi de Jésus-Christ. Sur cette affreuse aventure, Galland nous donne encore d'autres détails émouvants. Les marchands grecs ayant souscrit une rançon de quatre mille piastres, les Turcs consentirent à leur rendre le corps du martyr, qui fut enseveli en terre sainte par les soins du patriarche.

"Samedi, 4 février. — Une esclave de Constantinople, ayant été maltraitée de plusieurs coups de bâton sur la plante des pieds par son patron, entra dans un désespoir si grand qu'elle mit le feu dans sa maison, et se perdit ensuite, voulant ainsi punir la cruauté de son maître et s'en affranchir en même temps. Le feu gagna plus loin et brûla quelque quatre-vingts boutiques... Quelques personnes, s'étant trouvées enveloppées dans cet embrasement, en furent consumées... Cet exemple aura pu être utile aux misérables esclaves, en donnant avertissement aux patrons de ne pas exercez envers eux ces sortes de sévérités plus que tyranniques, ni de pousser leur patience à bout, de peur de tomber dans un pareil malheur."

Galland put se détourner de ces horribles spectacles en accompagnant son ambassadeur au cours d'un voyage merveilleux. Ce furent des escalades éblouies, d'un voyage merveilleux. Ce furent des escalades éblouies, à toutes les stations célèbres de l'archipel oriental. Le regrette Albert Vandal a raconté cette odyssée dans un beau livre. Avec le marquis de Nointel, il visita Tenedos et les champs, où fut Troie. Puis ce fut l'île de Chio, alors florissante et prospère. On débarqua joyeusement à Délos, à Paros, à Naxos, dans toutes les Cyclades aux noms sonores. La forteresse de Rhodes, bâtie par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, était encore intacte, et l'écusson aux fleurs de lys de France brillait sur la fa-

çade de l'ancien palais de Villiers de l'Isle-Adam. Après une halte à Chypre, on explora la côte de Syrie: Tripoli, Jaffa, la Terre-Sainte, les hautes vallées du Liban. Ce "voyage des Echelles" se termina par une excursion à Athènes et sans doute par une prière sur l'Acropole.

Lorsqu'il fut revenu à Paris, en possession de plusieurs livres de contes arabes qu'il avait recueillis au hasard de ses recherches studieuses dans les bazars d'Orient, Antoine Galland voulut revoir en imagination la fièvre des pays étrangers et mystérieux qui avaient émerveillé sa jeunesse. C'est alors qu'étant devenu orientaliste sédentaire, bibliothécaire de l'intendant de Normandie et admis par le roi à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il s'occupa de traduire, pour son plaisir et pour notre divertissement, les "Mille et une nuits".

FRANCE

Tragique Suicide

Arras, 14 janvier. — Angèle Bienfait, une jeune fille âgée de 15 ans, rendue folle par la mort de son fiancé, s'est tuée d'une façon vraiment peu banale. Elle a escaladé un mât de 50 pieds de haut, est restée précipitée ensuite dans un réseau de fils électriques de grande tension. Avant qu'on ait eu le temps de couper le courant, le corps de la malheureuse jeune fille avait été affreusement brûlé.

BALKANS

Une Curieuse Invention

Paris, 14 janvier. — Un savant français vient d'inventer un appareil photo-télégraphique, qui peut transmettre des dessins et des photographies, en 4 minutes, au moyen des fils téléphoniques. Une des particularités de l'appareil consiste en ce qu'il est facilement transportable, qu'il nécessite quelques livres, et peut être adapté, dans un instant, à n'importe quel récepteur téléphonique.

MEXIQUE

Toujours la Révolution

El Paso, Tex., 14 janvier. — Les rebelles ont attaqué, sans succès d'ailleurs, la petite ville de Casas Grandes. 800 rebelles se sont avancés sur les forts qui protègent la ville; ils ont été repoussés après quelques heures par les forces fédérales et quelques volontaires, en tout 600 hommes. Les rebelles n'ayant pas d'artillerie, ont subi des pertes sérieuses de la part des mitrailleurs fédéraux. Un rapport officiel dit que les pertes des rebelles s'élevaient à une cinquantaine de morts et plusieurs blessés; les fédéraux ont eu six tués.

Avant l'attaque de Casas Grandes, il paraissait que les rebelles ont mis en déroute, près de Madera, la troupe du Général Jose de la Luz Blanco, un ancien chef rebelle.

Les rebelles ont pendu Blanco, et ils ont fait prisonniers 14 officiers et 140 soldats; ils les ont tous fusillés.

Démision de l'Ambassadeur du Mexique Auprès des Etats-Unis

Mexico, 14 janvier. — M. Licenciado Manuel Calero a donné sa démission d'ambassadeur auprès des Etats-Unis; elle a été acceptée par le président Madero, et le poste est actuellement vacant. On parle de M. Jose Maria Pino Suarez connue successeur de M. Calero. M. Suarez est vice-président du Mexique.

M. Calero a fait connaître les motifs de sa démission. La raison principale, dit-il, est le peu d'accord qui existe entre ses opinions et la politique intérieure du Mexique. Il a cependant ajouté que le président Madero devait être soutenu, car sa chute, signifierait pour le Mexique "le commencement d'une série de révolutions qui porteraient un coup fatal, sinon à la nationalité du Mexique, du moins à sa puissance."

Il ne croit pas à une intervention des Etats-Unis, à moins cependant, d'un incident dans le genre de celui du "Maine" à la Havane; et dans le cas d'une intervention armée, il croit que toute l'Amérique Latine soutiendrait le Mexique.

DANEMARK

Les Larmes sont Antiseptiques

Copenhague, 14 janvier. — Le Dr. Lindahl un célèbre professeur danois, a déclaré aujourd'hui que les larmes sont antiseptiques et détruisent les microbes.